

ARGUS de la PRESSE
21 bd Montparnasse 75002 PARIS

TÉL. 293.98.07

TRIBUNE DE GENEVE
42, rue du Stand
1204 GENEVE
SUISSE

6 AVR 85

Paris aux quatre vents

Un seul être vous manque...

quelle starlette, c'était réjouissant. L'anti-vamp faisait rêver les mâles. L'honneur est pour eux comme pour elle. On mesure la frustration provoquée par son départ. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

Le détonnement vient qu'avec sa coiffure d'amazone, ses impossibles robes, ingrédients d'une allure déphasée allant jusqu'au kitsch de la rigueur, Christine Ockrent n'ait pas fait d'émule. En somme, elle aura laissé un souvenir avant d'avoir fourni un modèle. Jusqu'aux sondages, on le comprend, après, elle aurait dû faire école.

Le dernier mort

Tout le monde, heureusement, ne lèche pas la vitrine et n'a pas pour les femmes-tronc du petit écran les sentiments qu'avait pour la bossue l'amant magnifique de Shakespeare. J'en connais d'autres, et j'en suis, qui trouvent que c'est plutôt le manque de Chagall qui dépeuple.

Mais c'est façon de dire. Car ce dernier des grands de la grande époque brillera aussi longtemps que le soleil, comme l'a indiqué Jack Lang au cimetières de Saint-Paul de Vence.

Le temps pourrait même corriger l'image un peu réductrice qu'on a de

Chagall, celle du poète qui fait planer les ânes et perche les violons sur les toits. Un peintre peut en cacher un autre. Il existe un autre Chagall très français celui-là, très esthète. J'ai vu chez Mauriac un bouquet de tulipes carmin enlevé comme du Dufy, si l'on ose signifier une manière d'artiste par celle d'un autre.

Le labyrinthe

La nouvelle biennale de Paris (Beaux-Arts, Musique) c'est le triomphe de l'écrin sur le joyau. L'enveloppe prioritaire, aussi bien par rapport aux œuvres que par rapport aux spectateurs. On a bien soigné l'environnement à La Villette qu'englue par lui, le visiteur manipulé, téléguidé, conditionné, conduit par le fil d'une nouvelle Ariane, en oublie le Minotaure. C'est le labyrinthe qui compte.

Ainsi est retrouvé, est dépassé, le climat des salons de la Belle Epoque. Les images du XIXe siècle, et jusqu'à l'aube de celui-ci, révèlent des enveloppes qui, à leur façon, l'emportent sur la lettre. On voit des élégances, des balustrades, des verrières, des poutraisons de fer forgé, des plantes vertes. On y devine du patchouli en suspension, du murmure dans les angles. Un salon, après tout, est fait pour qu'on y cause.

Ce mode de présentation – ou de sous-présentation des œuvres – a duré vaille que vaille jusqu'au lendemain de la seconde guerre. Après quoi ce furent, à Paris en tout cas, du bric dans du broc, d'innombrables baraquements évoquant les décombres de l'histoire, le n'importe quoi du contenant au profit du contenu. On ne vit plus que les œuvres. Elles en profitèrent pour éclater dans tous les azimuts de la fantaisie. C'était l'art débridé des années soixante.

A la biennale de La Villette, c'est le contraire, on ne voit plus que le cadre, grandiose, impérial, comme une gare (façon Orsay) où l'on oublierait les trains. Barrault avait acclimaté Kafka dans cette gare parisienne. Aujourd'hui, s'il le pouvait, il le jouerait à La Villette.

Et ça commence même avant la porte, dehors. Structure tantaculaire. « Nous avons poussé des murs à l'extérieur, commente l'architecte Jean Nouvel, pour aller chercher le visiteur jusqu'à l'avenue Jean Jaurès, et à partir de là, on arrive à cette grande halle et à son rythme longitudinal proche de celui d'une cathédrale. »

Cathédrale, c'est bien le mot, mais c'est l'amateur qui se sent englouti.

Louis-Albert ZBINDEN